

A. M. ANDREW CARNEGIE

SUR LE DON DE CENT MILLE DOLLARS QU'IL VIENT DE FAIRE A LA VILLE D'OTTAWA POUR LA FONDATION D'UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE

Comme l'aigle, planant sur les plus hauts sommets,
Fixe l'ardent soleil, et ne répond jamais
Aux cris du paon rempli de stupide insolence,
Le poète inspiré, dominant tous les fronts,
Dans son vol glorieux, dédaigne les affronts
Que lui jette parfois une sottise opulente.

Il dédaigne le faste outrageant du vantard,
Qui rendu tout puissant par l'aveugle hasard,
Effeuille à pleines mains l'arbre de sa fortune ;
Mais, du pur idéal gardant le pur trésor,
Il sent contre le riche, à genoux devant l'or,
Tressaillir dans son âme une sainte rancune.

Avec l'ardeur du feu sacré, dont son vers luit,
Il haïra toujours le frère de celui
Qui jadis resta sourd aux plaintes de Lazare,
Et, du culte des gains dévoilant les hideurs,
Comme le Christ chassait du Temple les vendeurs,
Il voudrait châtier à coups de fouet l'avare.

Mais de même qu'en lui frémit un saint courroux
Contre ceux que l'argent fait tomber à genoux,
Contre tous ceux qu'il voit ramper au pied des trônes,
De même il se sent naître un vaste amour au cœur,
Pour le riche qui fait humble triomphateur,
Sur les vaincus du sort pleuvoir des flots d'aumônes.

Au-dessus du savant, au-dessus du guerrier,
Au-dessus de l'artiste, au-dessus du laurier
Qui couronne le front où le génie éclate,
Le poète aperçoit ce généreux esprit,
Qui, dans un pauvre aimant un autre Jésus-Christ,
Verse à ses pieds son or ainsi qu'un aromate.

Hélas ! Celui qui fait couler son or à flots
Pour apaiser la faim, supprimer les sanglots,
Est un heureux bien rare à l'époque où nous sommes ;
Une fatale angouisse étirent tous les cerveaux,
Et l'aveuglant soleil des grands progrès nouveaux
Semble pétrifier le cœur de tous les hommes.

Presque toujours le riche est un triste insensé.
Il ne plonge jamais son oeil dans le passé,
De l'avenir jamais il ne lève les voiles ;
Rien de grand sous le ciel ne l'enflamme, et pour lui
Les fleurs de la pensée exhalent de l'ennui,
Les champs sont sans parfums et les cieux sans étoiles.

Où l'on croit écouter, en foulant les prés verts,
La respiration de l'immense univers,
Lui n'entend que le cri du grillon dans les herbes,
Où l'on voit ondoyer une mer d'épis blonds,
Lui calcule en secret, courbé sur les sillons,
Combien ses grands blés mûrs devront donner de gerbes...

Et, sourd à l'harmonie ainsi qu'à la pitié,
Insensible aux appels de la sainte amitié,
Ne sachant même pas que plus d'un sot l'envie,
De ses rêves défunte semblant porter le deuil,
Sans loisirs, sans gaité, sans honneur, sans orgueil,
Comme un loup dans sa cage il tourne dans la vie.

Et, tandis que ce fou marche comme ployé
Sous le poids du mépris, taciturne, ennuyé,
Croyant lire partout quelques sombres présages,
Le riche qui voit Christ dans un pauvre souffrant,
Et lui verse son or comme un baume odorant,
A la félicité dont jouissent les sages.

Ottawa, avril 1901.

W. CHAPMAN

POÉSIE DES CHOSES

Pierre L'Ermite dont le nom est dans toutes les bouches,
depuis que son délicieux roman *La grande amie* a été couronné
par l'Académie, vient de publier un charmant volume de
quarante-et-une nouvelles plutôt ironiques, mais écrites en sa
manière admirable. Chacune d'elles renferme une toute petite
leçon à peine apparente, mais qui laisse son impression néan-
moins. Ce volume qui compte 401 pages, est fort bien illustré,
moral et mérite de prendre place dans toutes les bibliothèques
de famille. Nous en extrayons la savoureuse page suivante. (*)

Ma petite Maria,

Depuis que j'ai appris la grosse... grosse nouvelle,
ma cervelle pense toujours à toi. Hier, c'était le cœur

Oui, le riche qui songe au sort de l'indigent,
Et qui, pour l'adoucir, prodigue son argent,
Est un heureux aussi vénérable que rare,
Et son nom, d'un reflet sublime environné.
Devrait, sur nos frontons à jamais buriné,
Avoir l'éternité du bronze et du carrare.

Oui, la gloire sourit à ce consolateur ;
Mais des puissants à qui l'or donne le bonheur,
Et que la charité de sa flamme enveloppe,
Pas un seul n'a jamais plus que toi mérité
De ceindre le bandeau de l'immortalité,
O modeste penseur ! ô noble philanthrope !

En partageant avec les humbles tes trésors,
Tu fais pour ton pays ainsi que pour nos bords
Ce que nul n'a tenté dans notre âge servile,
Car tu viens enseigner aux favoris du sort
Qu'ils ne peuvent garder leurs biens jusqu'à la mort,
Prêcher au nouveau siècle un nouvel évangile.

Car tes dons sans rivaux, distribués partout,
Calmeront, j'en suis sûr, le sourd ferment qui bout
Dans les masses du peuple impatient qui souffre,
Uniront d'un lien aussi fort que loyal
Le modeste travail et le fier capital,
Depuis de si longs jours séparés par un gouffre.

Aspirant au repos, tu n'attaches ton cœur
Qu'aux choses où l'idée a mis son sceau vainqueur,
Qu'aux choses qui devront éternellement vivre,
Et, pour faire chérir, comme tu les chéris,
Des Immortels auteurs les immortels écrits,
Sur les deux continents tu prodigues le livre.

Le livre ! c'est l'ami qui ne trahit jamais,
C'est le guide qui fait gravir tous les sommets,
Le conseiller muet dont la sagesse étonne ;
C'est un baume du cœur, c'est le pain de l'esprit,
Le seul vin du reclus, le seul vin du prosaïque,
Le flambeau sans lequel l'homme hésite et tâtonne.

C'est l'apôtre enseignant la jeune humanité,
Le champion du droit et de la liberté,
La torche radieuse éclairant chaque rive,
Le fil que le marcheur tient dans sa main la nuit,
Un des rayons divins qui dissipent l'ennui,
Dans le désert des jours, c'est la source d'eau vive.

C'est le chêne feuillu, le bel arbre vermeil,
Où, pour se reposer des ardeurs du soleil,
Chacun s'en vient s'asseoir, jeune ou vieux, mère ou vierge ;
C'est le levier puissant qui doit tout soulever,
C'est le mât sur lequel peut encor se sauver
Les naufragés du sort que le doute submerge.

D'un royaume idéal le livre te fait roi,
Et les cœurs aujourd'hui tressaillent tous pour toi,
Et l'astre de ta gloire incessamment s'élève,
Mêlant ses rayons d'or aux constellations
Qu'allument dans leur ciel les grandes nations
Avec les mille éclairs de la plume et du glaive.

Les penseurs étonnés, les bardes éblouis,
Proclameront toujours tes bienfaits inouis,
Et nous te garderons une reconnaissance
Qu'aucun effort du temps ne pourra délier,
Large comme ton cœur, forte comme l'acier
Qui créa ta richesse et ta toute-puissance.

seulement ; maintenant, c'est tout " moi " qui est là,
autour de ton âme, et qui prie pendant ces grands
jours.

Alors, tu te maries ? Maria, mariée !... Je ne me
figure pas encore très bien cela, et pas plus tard
qu'hier, mon austère époux me regardait d'un air in-
quiet, en me voyant éclater de rire entre deux cuille-
rées de potage.

— Qu'as-tu... ?

— Rien.

— Mais encore... ?

— Je pense à Maria !...

— Que veux-tu, ma mignonne ? Je t'ai connue en
robe courte, en grand chapeau rond ; je t'ai vue
grimper dans mes cerisiers, mettre mon chat dans le
piano, et je ne me figure pas Maria en grave madame,

vérifiant le carnet de son blanchisseur et discutant
gravement un menu avec sa cuisinière.

Mais tu es une petite rouée ; bec et ongles te pou-
seront vite et Monsieur ton époux n'aura qu'à se bien
tenir !

Maintenant, autre chose.

* * *

Quand on se marie, on débarque tous ses amis : le
soleil se lève ; disparaissent, étoiles !... Je voudrais
bien, pourtant, que tu me fasses une petite place à
fond de cale... un petit coin d'où tu ne me jettes pas
au fil de l'eau de ton existence...

Un moyen de me rassurer, c'est de t'offrir un petit
souvenir... qui fixe le tien.

Que désires-tu ?

De l'utile ?... Un sac de pommes de terre ?... Une
caisse de haricots ? C'est toujours bon, ça, dans un
ménage !

Du demi-utile ? Une garniture de cheminée ?... Un
tapis, un lustre ?

Du bibelot ? Un bronze ? Une table-gigogne, un
vide-poche ?

Parle, et tu seras obéie. Tire sur ma bourse dans
les environs de mille francs. Que ne puis-je, chère
petite aimée, t'envoyer le bonheur comme cadeau de
noces, et le déposer pour toujours dans ta vaporeuse
corbeille de fiancée !

Mais le bon Dieu ne m'a pas faite assez puissante !
Sans cela, j'en signerais éperdument la donation sur
ton front, dans le baiser d'adieu que je te donnerai un
grand jour !

Allons, à bientôt ! Griffonne un mot de réponse à
ta vieille tante. Tes lettres sont comme de gais rayons
de printemps au milieu de mon automne. Garde-moi
toujours mon petit coin : il n'y a pas de cœur où il n'y
ait qu'une place, et Dieu est avec ceux qui aiment.

RENÉE.

P.-S.—Dis-moi la couleur de tes demoiselles d'hon-
neur, afin que ma fille ne soit pas à répétition.

Ma bonne tante,

* * *

Non !

Pas de pommes de terre ! Ce n'est pas l'époque.
En octobre ou en novembre, je vous en reparlerai.

Pour le moment, je suis à la tête de quatre services
à thé, de cinq services à dessert, de huit verres d'eau,
de quatorze potiches, de quatre paires de couteaux à
découper, de trois palmiers, etc... Je mets tout cela
en réserve pour les mariages de mes amies.

Vous êtes un ange de me consulter ainsi ; à la
bonne heure ! Voilà qui est intelligent et pratique, et
vous n'avez pas l'air de vous débarrasser du cadeau et
de la mariée en deux temps et trois mouvements !...
Je vais parler simplement : donnez-moi de l'argen-
terie.

Je ne vous en mets pas plus long !

Je suis accablée, il faut que je réponde à tout, à
ceci, à cela !... et patati et patata !... Soyez tranquille,
vous avez dans mon cœur un fauteuil réservé... pas le
un. Ah ! non ! Le un a des moustaches exquisées, un
dolman bleu de roi, et un grand sable au côté... Vous
voyez que vous ne pouvez pas lutter ! Mais consolez-
vous... c'est le un bis... inaliénable ! concessif n
perpétuité !

Je vous embrasse comme je vous aime ; priez pour
votre petite

MARIA.

P.-S.—Mes demoiselles sont : Paille.—Saumon.—
Vert mousse.

* * *

Chère petite distraite,

Tu ne me dis pas quelle argenterie tu désires : un
samovar ou des petites cuillères... ? Et puis quel genre,
quel dessin, quel chiffre ?

Dépêche-toi, car le temps presse ; et je déteste les
cadeaux après la noce, comme la moutarde après dî-
ner ! Le plus simple serait de venir à Paris avec ta
mère et ton fiancé. Vous choisiriez...

(*) On peut se procurer cet ouvrage chez Beauchemin & Fils,
356, rue Saint-Paul.